

Yann ALLEGRET

QUE VIENNE LE MOMENT

Théâtre.

QUE VIENNE LE MOMENT

Ce texte est une commande de la compagnie Caliband Théâtre.
Il a été créé du 07 au 12 Mars 1997 au théâtre de l'Atelier à Rouen.

Mise en scène
Marie MELLIER

Assistante
Sandrine SAFFRE

Acteurs
Vincent FOUQUET
Serge GABORIEAU
Françoise GUIOL
Sandrine SAFFRE

Scénographie
Stéphanie BARRA

Lumières
Franck TESTAERT

Production
Caliband Théâtre
La 56^{ème} compagnie
Service culturel de l'université de Rouen
Crous

Campus

A la mémoire de Luc Morineau.

Y.A.

PROLOGUE.

(Une voix):

D'où nous venons, personne ne s'en soucie.

Qui nous sommes, à peine plus qu'une enveloppe vide.

Pourquoi nous sommes là, je ne saurais l'expliquer. Je ne veux pas l'expliquer.

Nous nous sommes retrouvés pour combler, les uns après les autres, les trous que l'existence creusa en nous.

Les combler avec quoi?

Avec rien, du vide.

Peut-être avec ce vide. Qui nous purge, nous lave et nous détruit lentement, comme un amant qui s'immisce toujours plus profond.

Nous avons une tâche, nous ne l'avons pas accomplie, et maintenant la faillite est en train de briser notre vie.

Nous avons le devoir de faire de notre vie quelque chose de positif, de devenir une étoile au ciel.

Au lieu de cela, nous sommes restés fixés à la terre et maintenant nous nous éteignons peu à peu.

Le moment viendra.

Qu'il vienne.

INTRODUCTION: JE, ELLE, peut-être LUI.

JE: J'ai envie de vomir. J'ai.
Nous avons abandonné. Dès le début.
Comment nous nous sommes retrouvés ensemble, ici, je l'ignore.
A vrai dire, je m'en fous.
Quand on crache, c'est l'endroit où tombe la salive qui importe.
Savoir comment elle est arrivée jusque là, ça ne compte pas.
Ca n'intéresse personne.
Nous, on nous a crachés au même endroit.
Depuis que nous sommes là, il est venu un temps:
Celui de la dérive; et cela malgré nous.
Nous ne l'avons pas voulu.
Mais les regards; les regards que nous échangeons deviennent de plus en plus
profonds.
Chacun perce les yeux de l'autre pour y voir la même détresse résolue, le même
renoncement tranquille.
Aucun combat ne nous a réunis.
Mais juste cette ferme résolution qu'il est temps pour nous de ralentir le sang dans
nos veines, de freiner le flot, de placer des écluses...

ELLE: Memzchi, embrasse-moi.

JE: J'arrive.

PREMIERE DANSE: JE, ELLE, LUI.

ELLE (à Je): Tu approches pas!
Tu approches pas.
Tu bouges pas.
Tu bouges je t'assomme.
L'instant de vérité. Remue pas, tremble pas. Laisse moi faire.
Ca va. Tu peux bouger maintenant.
(à Lui) Toi non plus tu approches pas!!

JE: Viens.

ELLE: Pourquoi?

JE: Idiote, je sais pas.
Viens.

LUI: Tu rends les chaussures.

JE: Qui, moi?

LUI: Non, elle.

ELLE: Moi j'ai pas ça. Manque à l'appel. Pas de chaussure.

LUI: Bon, vous faites ce que vous voulez, mais je veux les chaussures devant mes yeux, maintenant.

JE: On passe le temps. On passe le temps.
C'est mieux?

LUI: Oui. Merci.
Je ne mérite pas mon âge.
Je deviens trop mou.
Une larve.

ELLE: Pas de mal à ça.
Moi aussi j'aime m'allonger, n'importe quand, et attendre comme ça que ça passe.

LUI: On va finir par se ressembler.

JE: Y'a des chances.

ELLE: Eh! Approches pas comme ça!

LUI: Du calme. Je veux juste te montrer.

ELLE: Quoi?

LUI: Que je suis comme toi.

ELLE: Ca, risque pas.
Tu as un visage de vieux, d'écorce.

LUI: Tu vois. Pas besoin d'avoir peur.

(Un temps)

JE: Ici ou ailleurs.

ELLE: Ici! C'est mieux, non?

LUI: Sûr.

(Un long temps)

JE: La chose est claire. Je reste.

ELLE: Je reste aussi.

LUI: On reste où on est. On prend la pause. Les choses ne font que commencer.
Croyez-moi.
Ca ne fait que commencer.

JE: Viens.

ELLE: Je me méfie des mâles.

JE: Tu trouves qu'on ressemble à des mâles?

ELLE: Y'a quelque chose quand même.

LUI: Sûr.

JE: Tu es fatiguée, ça se voit dans tes yeux. Viens. On dort.

ELLE: Ne me touchez pas trop.
Pas encore.

PERDU: LUI

LUI: J'ai l'habitude de rater.

Rater.

Tout le temps, au moins une fois par jour, rater.

Quelque chose.

Etre en-dessous de ce qui était prévu.

Ou de ce que je me croyais capable.

Il y a un certain plaisir à se sentir inférieur.

A se laisser couler dans la loi de la médiocrité universelle.

Un raté.

Un sous-quelque chose.

Qui n'éblouit rien.

Ni personne.

Sûr, c'est une habitude qu'il faut entretenir.

Tous les jours, se rappeler qu'il faudra rater quelque chose.

Ou décevoir quelqu'un.

Décevoir quelqu'un, c'est mieux.

C'est un passe-temps.

Aujourd'hui, je ne sais pas ce que je pourrais rater.

Ma sortie peut-être.

Quoique l'entrée, quand j'y repense.

C'est pas mal non plus.

Tout est vicié de l'intérieur.

De la première bouffée d'air jusqu'au dernier claquement dans la poitrine, tout est.

Ah.

Tiens.

Oui.

Je sais.

Je sais ce que je vais rater aujourd'hui.

Je vais perdre un combat.

Contre quelque chose de pas plus gros que ça.

Mais même contre pas plus gros que ça.

Je vais échouer.

Des fois, lorsque je suis allongé,

je retiens mon souffle.

Le plus longtemps possible.

A chaque instant, je me dis:

"Il faut aller voir dans cinq secondes, quelque chose va arriver. Peut-être. Tenir juste encore."

Et je tiens.

Jusqu'au moment inédit, où les yeux commencent à essuyer les images avec un chiffon sale, où tout s'efface, où la douleur dans la poitrine se fait de plus en plus pénétrante et.

Mais cela aussi je le rate.

Jamais arrivé jusqu'au bout.

Il y a toujours, quelque part par là.

Un rythme.
Une saccade qui m'empêche de continuer.
Qui me nargue.
Quelque chose à l'intérieur est plus fort que moi,
tient l'apnée plus longtemps que moi.
Pas possible d'aller plus loin.
Je n'y peux rien.
Je vais montrer comment ça se passe.
Comme ça on verra.
On me verra rater.
On en parlera plus, et moi, j'aurais fait mon quota minimum pour la journée.

Voilà.
Ca y est.

SOURIS: LUI. ELLE.

ELLE: Tout ce que tu veux, c'est moi qui l'a.

LUI: Qui l'ai.

ELLE: Pas grave, tu m'as compris.

LUI: Comprise.

ELLE: Tu patauges.

LUI: Je plaisantais.
(Un temps)

ELLE: Attends.
Attends.
Pourquoi.
Les creux dans tes joues?
Les plis autour des yeux?
Pourquoi tu ris aussi peu?
(Un temps)
Excuse-moi, je devrais pas.

LUI: J'ai vieilli trop vite.

ELLE: Pas juste.

LUI: Qui te parle de justice?

ELLE: Personne, justement.

LUI: Regarde.
Ca te rassure?

ELLE: Tu es drôle comme ça.
Un peu crispé, mais drôle.

LUI: Il me faut m'entraîner encore.
Bientôt, il n'y paraîtra plus.
Ici je me sens mieux, je me remettrais presque à croire en l'homme.

ELLE: Y'a pas d'hommes ici.

LUI: Ca doit être pour ça.

JE SAIS: ELLE

ELLE: Je sais cracher en l'air.
Je sais faire la poule.
Je sais claquer dans les doigts.
Je sais dormir la bouche ouverte,
la bouche fermée aussi.
Je sais avancer les yeux clos.
Je sais avaler un oeuf en deux fois; en mâchant très peu.
Je sais où le soleil se lève.
Je sais montrer les dents.
Je sais me retenir de pisser.
Je sais faire sortir la fumée par le nez.
Je sais donner la salive sur les lèvres.
Je sais compter jusqu'à pas mal.
Je sais viser les yeux.
Je sais comment faire venir l'homme dedans moi.
Je sais oublier comment on dit certains mots dans cette langue:
Nietrwaly.
Przedzkole.
Ginac.
Non pas Ginac.
Je sais comment dire ça dans la langue:
Dépérir.
Dé-pé-rir.
Je sais embrasser sans y penser. Ou sans la langue.
Je sais danser plus vite que la musique.
Je sais où le soleil se couche.
Je sais courir; pas trop vite.
Je sais d'où vient le vent.
Je sais reconnaître les odeurs de la mer, de la vieillesse, des chiots et des hommes.
Je sais tout ça.
Ca devrait suffire, non?
(Un temps)
O kim myslisz?
Mysle o "le bruit que j'entends en moi".
O czym on mowi?
Swieto konczy sie.
Bardzo prosze nie mowic.
Nie mowic.
Nie powiem
Przepraszam.
Przepraszam za spoznienie.
Prosze bardo.
Nic nie szkodzi.

LE JOUR DES MERVEILLES: ELLE. LUI. JE.

LUI: Regarde.

ELLE: Ca marche pas.

LUI: Regarde ce que j'ai trouvé.

ELLE: Tu me dis pourquoi ça marche pas?

LUI: Des bonnets.

ELLE: C'est pas normal. C'est quoi, ça?

LUI: Des bonnets.

ELLE: Drôle.

LUI: Dans les caves. J'ai fouillé partout. A part les conserves et le savon, il n'y a que ça.

Le reste; de la rouille, de la poussière, du moisi.

Regarde.

Qu'en penses-tu?

ELLE: Je pense pas, tu sais. `

JE: Personne.

LUI: Sûr?

JE: J'ai marché pendant deux heures .

Pas de maisons.

Pas de vie.

Même pas de bateaux au large.

Je crois qu'on est seuls.

LUI: Pas de vie. Ca me plaît.

JE: Je ne me suis pas retourné avant au moins une heure; et quand je l'ai fait, c'était en priant pour que la mer ait effacé les traces de pas que j'avais laissées malgré moi. Si cela avait été possible, je crois que je n'aurais même pas déplacé d'air.

ELLE: Tiens. Cadeau pour toi.

Un, deux, trois.

Maintenant on fait partie du même équipage.

JE: Avec cette tête-là, on ira pas loin.

ELLE: Pas besoin d'aller loin.

LUI: Ces murs-là, la plage et la mer, ça suffit à présent.
(Un temps)

ELLE: Quelqu'un me dit comment marche ce truc?

JE: Tiens, regarde ce que j'ai trouvé. Sous le bureau d'entrée. Il y en a trois cartons plein là-bas.

LUI: Du tabac?

JE: Hollandais.

LUI: Comment on fait pour fumer ça?

JE : Le feu de l'enfer. Le dernier vestige.

LUI: Tu me montres.

ELLE: Saleté de mécanique!

Tu vas me dire comment on fait pour te faire chanter.

Allez, chante!

Chante, saloperie!

Ecoute. Un marché je te propose.

Tu chantes, je danse.

Il faut fêter l'équipage. Plus que trois. Un, deux, trois.

Le dernier équipage; c'est ici. Plus jamais personne d'autre!

Jour de fête les hommes! Jour de fête aujourd'hui!!!

—————

COMBIEN DE SANG: ELLE.

ELLE: Par quatre fois je passe l'eau sur le corps.
Tous les jours.
Eau de mer, eau pure, c'est pareil.
Pour laver, suffit de frotter avec la main, de gratter un peu avec les ongles.
Juste ce qu'il faut, pour que la peau rougisse tant je m'occupe d'elle.
Le savon, un peu, pas trop prendre de savon.
Sinon ça mousse et je ne ressemble plus à rien.
Et puis frotter le corps, frotter pour voir ce qu'il en restera après le savon, pour être sure que ce qui restera ça sera propre.
Tant pis si on s'aperçoit qu'il en reste moins qu'au début.
Au moins ça sera propre, point.
Faire attention avec les yeux, sinon ça pique dedans, et alors là, c'est sans issue.
S'occuper de dedans avec douceur.
Ne pas frotter pareil, ne pas se faire mal.
Trop.
Trop de.
Ce qui me reste à présent, je le garde, je le protège.
C'est à moi et à personne d'autre.
Je ne veux que l'odeur du savon et de l'eau.
Pas besoin d'autres odeurs.
Surtout pas.
Une fois le savon partout sur le corps, pour faire partir tout ça, la saleté, tous ces souvenirs qui sentent la crasse, je fais couler l'eau sur la peau et je regarde.
Tout part.
L'eau devient grise aux pieds, et je me mets à goutter de partout.
Des grosses gouttes, et après des petites.
Quand les gouttes sont petites, alors je peux sécher; pas avant sinon j'inonde.
(Un temps)
Tout ne part pas.
La sueur des autres, elle est restée sur moi.
Dans leur crasse.
Ils se sont arrangés pour me tenir avec ça.
Pas moyen ailleurs.
La sueur des hommes, dès qu'elle touche ton corps, elle s'agrippe.
Elle se tient à toi.
Remplie qu'elle est de leur odeur de porc et de leurs regards de chiens morts.
Et plus elle est sur toi, plus elle rentre dedans.
Si bien qu'à la fin, tu as beau laver, la crasse elle s'est planquée pas loin.
Juste de l'autre côté de la peau.
Et elle sourit quand elle entend l'eau qui coule juste à côté.
Dedans la peau c'est, dedans.
Chaque endroit est marqué. Au couteau.
(Un temps)
Tu sais, les porcs, il ne suffit pas de les égorger.

Après, il faut nettoyer le sang qu'ils ont mis dedans la pièce, avant de les bouffer et de les oublier pour de bon.
Le sang est la chose la plus difficile d'entre toutes à faire partir.
Combien de sang sur moi.
Toi, tu me dis combien de sang sur moi?

TRACES: LUI. JE.

(Lui chantonne bas quelque comptine incompréhensible. Il s'arrête. Un temps.)

LUI: On reprend
(Il reprend. Un temps. Stop.)

On reprend.
(Même système. Un temps. Stop.)

On reprend encore. On a tout le temps.
(Même système. Un temps. Stop.)

On reprend.
(Même système...)

JE: Tu fais quoi?

LUI: Une vieille chose. Pas vraiment d'importance.

JE: Souvenir d'autrefois, d'avant ici?

LUI: Pas vraiment un souvenir. Plutôt un reste, un résidu.

Pas facile de tout oublier; comme ça.

Il me reste encore des morceaux, des parasites, qui s'accrochent, presque désespérément.

Tu sais, ce genre de choses, c'est sournois; ça ne te prévient ni de quand, ni d'où ça va te frapper.

C'est là, simplement, de temps en temps.

Et ça te grignote sans gêne les meilleurs moments de la journée.

C'est là.

D'une façon obscène, c'est en toi, et sans que tu t'en aperçoives ça t'attache, solide, à avant, à ce qui est mort.

Et tu te retrouves la nuit à veiller des cadavres.

Alors moi, plutôt que d'ignorer toutes ces vermines qui essayent de s'insinuer, qui rasant les murs à l'intérieur...

Plutôt que de détourner l'esprit comme tu détournes les yeux du soleil parce qu'il t'est insupportable.

Je les prends.

Une par une.

En face à face avec moi.

Et je les efface.

Je les pousse à bout, je leur fais perdre leurs accroches, leur raison d'être.

Je les rends inutiles, inconsistantes.

Et elles disparaissent, au fur et à mesure.

En somme, je balaye.

Dedans.

C'est plus vaste qu'il n'y paraît.
Mais ce n'est pas grave.
Ici on a le temps; je suis patient, et puis ça me distrait.
(Un temps)
Mes souvenirs n'ont aucune chance ici.
Je les pousserais dehors, les uns après les autres.
Après, on trouvera bien d'autres occupations.

JE: Tu es génial.

LUI: Non.
Je conjugue au présent, voilà tout.

JE: Je voulais te dire.

LUI: Quoi?

JE: Non. rien.

LUI: Je te rejoins
(Il recommence à chanter. 1 temps. Stop.)
On reprend.
(Même système. 1 temps. Stop.)
On reprend.
(Etc...etc...)

LE VEILLEUR AUX ANGES: JE.

“Je l'avais surprise, une nuit, par hasard, endormie ou évanouie, je ne sais plus;
et complètement nue.

Elle était allongée sur le dos, les jambes repliées, la tête penchée sur le côté,
respirant par saccades brèves.

Son corps était d'une beauté insolente, d'une pureté rare.

Ses épaules, ses seins, ses bras, son ventre maigre, son pubis, ses jambes,
tout aurait éveillé chez n'importe qui un désir violent et une irrésistible envie de faire
disparaître tout ce qui n'était pas elle.

Mais le monde, sous la menace de cette beauté candide avait fait ce qu'il fallait pour
la violer toute entière.

Sur la presque totalité de son corps, on pouvait voir de longues cicatrices rouges,
résultats de tortures que j'imaginai inhumaines.

J'avais eu, en voyant ce corps mutilé qui s'était enfermé
dans le mutisme du sommeil ou de l'abandon une violente envie de pleurer ou de
vomir.”

JE: Ne m'écoute pas.

Continue de dormir, ou de faire semblant.

Reste là, là où tu es.

Ne t'occupe pas de moi.

Ne me réponds pas.

Fais comme si, comme si tu ne comprenais pas.

Empêche-moi de m'arrêter de parler.

Reste comme tu es, sans bouger, sans t'arrêter de dormir ou de faire semblant.

Je pourrais dire.

Te dire.

Ecoute.

Je te dis.

Il ne faut pas ça.

Je te hais quand tu lui ressembles

Il ne faut pas ça.

Tu es comme.

Une autre.

Du même sang que le mien

Tu me rappelles quelqu'un.

Juste ce quelqu'un qu'il ne faudrait pas que tu me rappelles.

Il ne faut pas.

Cela me fait te haïr; et je pourrais faire n'importe quelle chose pour t'empêcher de
prendre ses traits.

Même un instant.

Même de loin.

Défends toi de lui ressembler.

Tu me rappelles à elle, tellement fort que je dois me persuader, des fois, quand je me
réveille et que tu es devant moi à attendre que je t'embrasse, que tu n'es pas elle.

Tu as le même visage, le même corps, la même odeur qu'elle.
En plus vieille.
La démarche aussi, tu as la même démarche.
Pas beaucoup plus sûre que la sienne, tout aussi instable, prête à te foutre par terre si on te souffle dessus.
Ne t'arrête pas, continue à faire comme si.
C'est à toi qu'elle aurait ressemblé en grandissant.
(Un temps)
Tu sais, il y a une race oubliée des hommes.
Une race d'anges.
Mon rôle à moi, c'est de veiller les anges.
Ecoute moi.
Ne crois pas à toutes ces histoires,
ces conneries.
Rien n'a jamais marché sur ce sol,
ici ou ailleurs.
Rien n'a jamais marché.
Et il n'y a aucune raison pour que cela marche maintenant.
Ca ne marche pas.
Il faut se garder des histoires qu'on nous a dites, ou que l'on s'invente.
On devient trop vite envieux d'échanger notre lot contre ce qu'on nous a promis.
On se met à croire que des choses, même infimes, nous sont dues.
Mais rien après.
On perd toujours au change.
Tu écoutes:
Les ailes des anges, ça n'existe pas.
C'est du bluff.
A peine quelques plumes de poules collées ça et là.
Mais ça n'a jamais fait voler personne.
Ca ne les portent jamais bien longtemps.
Alors ils dégringolent, tombent dans l'eau et se noient.
Bêtement.
Pas ton âge quand elle est morte.
Tu sais, maintenant.
Au delà d'ici, il n'y a rien.
je te l'ai dit.
Tu l'as entendu.
Ce soir je te veille.
Je te hais.
Je t'ai.
Ne pars pas.

LE PASSE ACHEVE: LUI .

LUI: C'est fini.

Fini.

Plus rien à dire.

A personne.

Je n'ai plus rien à dire à personne.

Fini.

Ailleurs. Ca n'existe plus. Ca n'existe pas.

J'ai beau essayer de me souvenir, je n'ai plus la force.

Ailleurs dans mes souvenirs...

Mais je ne me souviens pas.

Le passé, peut-être. Sans doute.

Des visages pourraient revenir, des images.

Mais je ne veux pas.

Il n'y a qu'ici.

Ici.

Je ne peux exister qu'ici.

Ailleurs.

(Un temps)

Je ne me souviens plus du prénom de ma mère.

Avec un peu d'effort, je pourrais me souvenir.

Mais je ne veux pas.

Autant qu'elle disparaisse.

Elle aussi.

Qu'elle se fonde à son tour;

Qu'elle rejoigne ceux d'avant.

(Un temps)

Peu importe cela.

Peu importe jusqu'à la fin.

Le passé est mort.

Mort.

Et s'il ne l'est pas tout à fait.

Je l'achève.

On nous a oubliés.

On nous croit sans doute morts.

Personne ne s'intéresse à moi, à nous, et c'est très bien comme ça.

Ca me va comme ça.

Ca nous va.

On en reste là.

AU DESSOUS: ELLE, JE.

ELLE: Memzchi, quatre fois la journée
Passer l'eau sur la peau.
Quatre fois la journée Memzchi.
Quatre fois.

JE: Ne m'appelle pas comme ça.
Tu as

ELLE: Tourne toi.

JE: Je t'ai déjà vue nue.

ELLE: Tourne toi quand même.
C'est mieux.
Comment je suis nue?

JE: Je ne sais pas, je ne vois pas.

ELLE: Dans ton souvenir.

JE: Très belle.

ELLE: Ne te moque pas Memzchi.

JE: Ton cou est blanc, tes épaules sont si fines qu'on pourrait les tordre, tes bras sont musclés, tes seins pointent vers moi comme un regard.
Tu es belle.

ELLE: Ton souvenir.

JE: Dans mon souvenir, oui.

ELLE: Memzchi, touche à moi.

JE: Pourquoi.

ELLE: Approche.
J'ai pensé quelque chose, cette nuit.

JE: Quoi.

ELLE: je pensais à après.
Après ici.

JE: Il n'y a rien. La mer, simplement.

Ne t'inquiète pas.

ELLE: Au delà de la mer, j'ai rêvé qu'il y avait autre chose.
Autre chose il y avait de jamais vu, de jamais entendu, que personne ne sait.

JE: Tu as rêvé voila tout.
Laisse moi te sécher.

ELLE: Non memzchi.
C'était autre chose j'ai entendu cette nuit.
Pas des voix d'hommes si fortes qu'elles sonnent comme des coups.
Mais autre chose.
Pas comme la mer, pas comme le silence d'ici.
Autre chose je te dis.
Comme un crissement de deux choses qui se frottent, qui se touchent l'une après l'autre, qui ne se lâchent pas.
Tu te dis c'est que je rêve, ce n'est pas vrai, mais c'est tellement fort que ça couvre même le son de tes pensées et vrai tu es obligé d'écouter.
Ca ressemble à des cris de petites bêtes et en même temps, à un pied qui marche dans les feuilles.
C'est beau, petit.
Ca t'enlève tout le reste à tel point que tu ne peux entendre que ça.
Et quand enfin tu laisses tout tomber le reste, que tu écoutes enfin que le bruit te dise ses secrets, ou même n'importe quoi d'autre...
Il n'y a plus rien.
Plus rien.
Mais il vient d'ailleurs, d'ailleurs qu'ici.
Je suis sure qu'il dit "ailleurs qu'ici", ca existe sans que ça pue.
Il faudra aller voir.
Il faudra aller voir qui fait ce bruit.
Et lui parler, lui dire que je l'ai entendu.
Lui demander où ça se trouve, là où ça ne pue pas, là où il n'y a pas l'odeur répugnante des hommes.
Jest za pozno!!
(Un temps.)

JE: Je serais là ce soir si tu veux.
J'attendrais avec toi.

ELLE: Pas la peine.
Il ne reviendra peut-être jamais tu sais.

JE: Viens avec moi.

ELLE: Nie!
Tu ne m'as même pas séchée.
Regarde moi, on dirait une algue.
Pars.

(Un contact.)
Pars.

Memzchi quatre fois la journée
Passer l'eau sur la peau.
Quatre fois la journée.
Quatre fois.

TU(E): LUI

LUI: Puisque l'on se retrouve face à face, une dernière fois, autant couper net, et que je te parle franc.

Il y aurait pu avoir mésentente, ambiguïté, si je ne décidais pas de te dire.

En face.

Les choses que nous sommes devenus.

S'enfuir n'a pas suffi.

Il nous faut à présent nous exposer à toi, pour que tu comprennes, même de force.

Pour que tu ne puisses plus nous chercher de faux motifs, de mauvaises raisons qui te feraient croire que nous sommes partis parce que nous avons peur.

L'exil n'est qu'une autre manière d'être face à toi.

Car tu es toujours là, comme de la vermine, à quêter nos moindres abandons.

Pour t'y engouffrer.

Pour te gaver de nous.

Jusqu'à nous vomir sur le sol, comme tu sais si bien le faire.

Mais là,

je te dis: à côté.

Tu es à côté.

Sur toute la ligne.

Nous sommes allés, là où tu n'y étais plus.

Et maintenant nous y sommes.

Là.

Sommes incrustés dans le sol, dans cet endroit.

Nous en faisons partie intégrante.

A tel point que s'il te venait l'idée d'essayer de nous retrouver, tu pourrais passer à côté de nous, comme toujours, sans sentir le moindre souffle, la moindre respiration.

Nous avons appris ici à ne respirer qu'un coup sur deux.

Puis un coup sur trois.

Etc.

Etc.

Nous nous sommes passés de toi.

Nous t'avons dépassé.

Encore plus indifférents à ton existence que tu ne l'avais jamais été pour nos petites vies.

Nos petites vies.

Elles s'écoulent.

Se répandent sur le sol.

Elles se mélangent, avec paresse.

Deviennent une flaque immense.

Stagnante.

Presque désincarnée.

Et toi,

tu n'es pas là.

Pour éponger ou boire.

L'eau s'asséchera peu à peu, d'elle-même.

Sans précipiter les choses;

Sans peur.
Mais toi, tu ne seras toujours pas là.
Tu es définitivement exclu.
Privé du droit de regard.
Tu n'as plus rien à voir.
Sauf peut-être le sourire qui me vient lorsque je me vois te dire:
Tu vas.
(Un geste.)
Toi aussi.
(Un geste.)
Personne ne se souviendra.
Le temps t'effacera.
Sans joie ni pleurs, sans volonté, comme il l'a fait pour l'infini de tes semblables.
Tu pensais être l'exception.
Qu'on allait t'oublier.
Mais on ne t'oublie pas.
Crois-moi on ne t'oublie pas.
Tu t'es trompé. Une fois de plus. Tant pis.
(Un temps)
Tu nous as tellement appris à ne rien être qu'à présent, nous ne sommes rien.
Rien.
Ce rien-là.
Ce rien dont nous tirons.
Tout.

Meurs.

PAR TERRE: JE, LUI, ELLE.

JE: C'est froid.

LUI: Qu'est-ce que tu fais?

ELLE: Il se rafraîchit.
Comme ça.
Viens. Tu essayes.

JE: Ca va mieux.

LUI: Fais attention. Je n'aime pas le froid.

ELLE: Laisse faire
Les yeux, ferme.

LUI: Depuis combien de temps on est là?

ELLE: Aucune idée.
Des années déjà j'ai l'impression.

JE: Trois, quatre mois.
Peut-être plus.

LUI: Alors c'est bon.

JE: Quoi, c'est bon?

LUI: Plus personne ne risque de venir.

JE: Peu de chances.

LUI: Drôle.

ELLE: Oui drôle.
Les pages des livres doivent être collées ensemble.
Celles qui disent où on est.
Tu sais, latitude, longitude, degrés et tout ça.
Plus besoin d'inquiéter pour ça.
Les pages sont collées

LUI: Les hommes...race maudite.

ELLE: Doucement. Parle bas.

JE: C'est décidé. Je ne bouge plus.

ELLE: Attention Memzchi!
J'arrive.

JE: Essaie un peu pour voir.

LUI: Je t'accompagne.

ELLE: Deux contre un, tu tiens plus le coup.

JE: Même les yeux fermés, je vous vois ramper tellement vous faites de bruit.

LUI: Moins fort. Parle bas.

ELLE: On ne se lève plus.
On ne parle plus.
Plus de vitesse, plus de cris.
Le premier qui m'embrasse.

JE: Condamnés à se laisser mourir ici.
La mort est paresseuse ici.
La mort est paresseuse.

LUI: Ainsi soit-il.

Voix de JE : Des jours et des nuits, passés à ramper, en faisant le moins de bruit possible. Le moins possible. Toujours moins de bruit.

—————

SUICIDE: ELLE.

(Elle seule. Torse nu. Elle touche ses seins. Sous le sein gauche, le mot "PUTAIN" écrit en lettres de chair. Un long temps. Elle essaye de l'enlever avec le doigt.)

ELLE:

 Jour de fête pour les hommes.
 Jour de fête
 Aujourd'hui.

MORTS: LUI. JE.

(LUI entre. Il regarde autour de lui. Un temps. S'avance vers JE. Va pour le toucher. S'arrête. Regarde autour de lui. Fait demi-tour. Va contre un mur. Se repose dessus. Essaie d'appeler JE. S'arrête. Un long temps. Il sort de sa poche la vieille pipe. Sort de son autre poche le sachet de tabac. Bourre la pipe. Sort de sa poche des allumettes. Allume la pipe. Laisse tomber les allumettes à terre. Fume. Un temps. Regarde vers l'endroit d'où il est arrivé. Continue à fumer. Un long temps. Il lâche le sachet de tabac. Quitte son mur. Marche vers JE, s'arrête et s'accroupit à côté. Le regarde. Lui passe la main sur le visage. Se relève. Un long temps. Il se dévêt. Il marche vers dehors. Fredonne un air incompréhensible. Il sort. Un temps. Un bruit de vitres brisées.)

FIN: JE

JE: Il ne fait pas froid.
L'air a changé ici, mais il ne fait pas froid.
Je n'ai pas froid.
Même nu, je n'aurais pas froid.
L'air passerait à travers moi, sans me surprendre.
Je voudrais boire.
Je voudrais me laver.
Un peu.
Manger aussi, pour remplir le trou dans le ventre.
Non.
Plus tard tout cela.
Pour l'instant,
j'attends.
Ici.
A la place que j'ai choisi.
Je reste ici.
Pas d'ailleurs; plus de ces bêtises.
Je suis seul, je décide et je dis: Ici c'est là.
Assez couru, marché, baisé, vomi, fumé.
On arrête ça.
Ici, je suis tout.
Ou les choses gravitent autour de moi, et comme il faut, et calmement, ou je leur enlève leur consistance.
Je dis encore ça s'arrête là et ça ne va pas plus loin.
Tant pis s'il en manque, si c'est incomplet ou même faux.
Je m'en fous.
Je fatigue.
Je trace un cercle autour de moi et je dis:
Rien ni dans le présent, ni dans ce qui est à venir ne sera en dehors.
Voilà.
C'est fait.
C'est dit.
Silence.
(Un temps)
Juste,
si quelqu'un pouvait savoir.
Me dire, même si c'est petit ou si c'est mensonges.
Qui viendra me chercher.
Si je peux faire quelque chose pour combler le vide.
Est-ce que ça va se calmer maintenant ?
(Un long temps)
Des hommes ont marché près d'ici il y a quelques jours.
Je sais qu'ils reviendront.
Ils ne trouveront ici que quelques bonnets noirs moisis, ma vieille pipe et une odeur suspendue.

L'odeur que nous leur laisserons.
Notre héritage.
Mais je ne les attendrais pas.
Nous partirons bientôt.
Ensemble.
Tout partira.
En une vague. En une rafale de vent.
Le sel de la mer s'est collé à mes yeux.
Le sable a envahi mes os.
Je connais bien cette sensation; j'y suis habitué.
Je vis encore.

Que vienne le moment.

Marseille. Octobre 1996.